

– Je vais crever. Bien sûr, je vais crever.

J'ai fait un bond sur le côté. Mon cœur dérapait, déboussolé, inquiet. Je crois que je me suis appuyée un instant sur la grille qui enserrait la petite maison. Mes mains tremblaient, à coup sûr.

– Je vais crever, d'accord, mais pas plus que toi, alors dégage.

La voix puissante semblait faire vibrer les feuilles du lilas qui masquait la moitié de la maison. Retrouvant un semblant de souffle, et de courage, j'ai levé la tête. La fenêtre aux montants pourris était entrouverte. Mais rien ne bougeait.

J'ai attendu, quelques secondes. La voix de stentor s'était tue. Rien n'indiquait la moindre présence humaine. Je me suis alors retournée. Mais le chemin était désert, aussi loin que portait ma vue. Un chat paressait bien au soleil, en se léchant le poil d'une patte nonchalante. Mais c'est tout. J'ai à nouveau regardé la maison en ruines. Et constaté rien du tout.

Je n'aime pas les voix fantômes. Je n'aime pas les plaisanteries. Et je n'aime pas les ruines.

J'ai repris mon vélo d'un geste agacé. Le chat m'a regardé avec un petit sourire ironique, ça, je m'en souviens bien. Sale bête. Le chemin était en pente jusqu'au village, mais j'ai pédalé de toutes mes forces, presque avec rage.

I

C'était la première fois. On n'oublie jamais les premières fois. Celle-ci marque le début d'un cheminement, un peu comme ces pierres qui servaient de bornes au bord des routes. C'était au mois de juin, il commençait à faire chaud et le village somnolait. Saint-Robert-L'Églantier, au fin fond de la Corrèze. Une trentaine de maisons regroupées autour d'une curieuse église ronde, une vingtaine d'autres disséminées dans les bois et les prés. Un ruisseau. Un camion épicerie-pain-viande deux fois par semaine. Une mairie dans l'ancienne école communale. Pas de poste. Plus de poste. Même plus de café à proximité immédiate, c'est dire. Quelques vieux sur le banc devant la mairie, quand il faisait beau. Les jeunes travaillaient à la ville, rentraient juste le soir, et empuantissaient le bourg le dimanche avec leurs barbecues. Les enfants suivaient le même rythme, en car. Le maire parlait d'ouvrir un restaurant-épicerie-dépôt de pain-presse-point-poste-café. Il offrait les locaux et même un logement pour les téméraires. Mais la témérité, même en Corrèze, doit avoir ses limites. Le hameau était agonisant, c'est tout. Mort, diraient certains. Peut-être.

Je débutais comme factrice, et j'avais refusé la voiture jaune. Trois hameaux à couvrir, sans compter les fermes isolées, mais mon vélo électrique faisait l'affaire. C'était la belle saison, et la région se révélait finalement assez plate, dans l'ensemble. Quatre mois de remplacement dans ce trou perdu avant d'espérer mieux, ailleurs.

Il fallait bien en passer par là, j'avais cherché du travail assez longtemps. Après la soutenance de ma thèse sur les mœurs des fourmis australiennes, une curiosité qui m'avait tenue en haleine pendant six ans, je n'avais, bien entendu, trouvé aucun moyen de subvenir à ma modeste personne. La seule proposition sérieuse m'aurait permis de devenir professeur de Sciences et vie de la terre au collège Notre-Dame de Belgie-en-la-vallée. Plutôt crever. Les cathos, les coincés, les zappeurs de l'éducation, les largués, les dyslexiques, les surdoués, les snobs, et même les égarés normaux, non merci, pas d'enseignement privé. Liberté égalité fraternité. Je suis une enfant de la République, fervente laïque, bercée d'illusions. Donc, très logiquement, je me suis retrouvée à la Poste, sur mon vélo électrique, à sillonner les petites routes corrésiennes, et à ne plus rien attendre d'une quelconque carrière. D'ailleurs, ce mot existe-t-il encore? Tiens, c'est vrai, il faudrait vérifier. Les mots s'usent, comme les idées, comme les sociétés, comme les êtres, aussi.

J'étais donc factrice, logée au rez-de-chaussée d'une vieille bicoque à Saint-Robert-l'Églantier. La propriétaire venait d'être «relogée» au Petit Cottage, c'est-à-dire au mouroir subventionné, à dix kilomètres de là, et sa nièce comptait bien ne pas payer les impôts d'une maison vide.

Mais j'étais tranquille. L'hiver devait être glacial ici mais le mois d'août offrait à cette maison des charmes qu'elle n'avait certainement pas. Le soir, je m'installais dans le petit jardin à l'arrière, sur une chaise métallique rouillée, mais qui avait dû être bleue, et je mangeais ma salade en écoutant le silence. Les pieds sur la table ronde qui avait peut-être été assortie à la chaise, en des temps reculés, je feuilletais un tome de *À la recherche du temps perdu*. La lenteur, la minutie des descriptions de Proust s'accordaient parfaitement au décor, et j'ai toujours assorti mes lectures aux lieux où je me trouvais, j'aime l'harmonie.

Je crois que le soir de la première fois je lisais *Le Côté de Guermantes I*. Il devait faire chaud, je crois qu'il faisait chaud, et j'attendais un peu de fraîcheur pour me coucher. Le problème, dans ce travail, c'est qu'il faut se lever très tôt. Je me souviens de mon malaise. Je n'avais pourtant pas rêvé, pas en plein jour, pas en pleine activité. De toute façon, la maison était habitée, et même par une certaine Ana Ruiz, c'est du moins le nom qui était sur l'enveloppe que j'ai glissée dans la boîte aux lettres. Curieux. Curieuse vocifération. Par son intensité. Et son contenu. D'habitude, ce sont les chiens qui m'agressent. J'ai posé mon livre sur l'herbe, près de moi. Je vais crever. Bon, d'accord. On va tous crever, pas la peine de crier. Le « mais pas plus que toi » était un peu surréaliste. Oui, même franchement surréaliste. Mais amusant, au fond. Et pourtant, je me sentais mal à l'aise, presque oppressée. La chaleur, sans doute. C'est à ce moment-là que j'ai décidé d'aller me coucher. Les murs épais de la maison

me procureraient peut-être un peu de fraîcheur. Comme si la nuit résolvait les problèmes. Tu parles.

J'ai peu dormi. J'aurais aimé accuser la pleine lune, c'était une des premières choses que j'avais apprises en arrivant ici, mais le minuscule croissant pâlot qui tentait de s'imposer dans un ciel bien étoilé prêtait plutôt à sourire. Je me suis levée pour boire, plusieurs fois. Je me suis assise un long moment dans le jardin, en écoutant le silence épais de la campagne. J'avais l'impression que cette nuit s'étirait indéfiniment et en même temps j'appréhendais un peu le jour et sa perpétuelle activité. Ici, l'obscurité est telle qu'elle semble à la fois peser sur chaque objet, chaque végétal, chaque brin d'herbe et l'envelopper pour le protéger. La nuit est puissante, un peu inquiétante. Tout est différent, le village transfiguré masque des secrets qui semblent ricaner sous les étoiles, le jardin révèle une étrange vie interne que le soleil, dans sa brutale préhension, a nié tout au long de la journée. Et puis les étoiles insolentes s'approprient tout l'espace et brillent d'une lumière intense, unique. Oui, cette nuit-là, j'ai peu dormi, sans trop savoir pourquoi. Je ne crois pas aux prémonitions.

Pendant quelques jours, c'est vrai, je n'y ai plus trop pensé. Il s'était mis à pleuvoir, et je passais mon temps à regretter ma stupidité écolo qui me faisait pédaler sous les averses qui semblaient bien décidées à se succéder, histoire de ne pas faire les choses à moitié. D'ailleurs, je n'avais pas de courrier pour la maison en ruines.

En revanche, les résidences secondaires rouvraient leurs portes et fenêtres, rouvraient surtout leurs boîtes aux lettres. C'est à cette occasion que j'ai découvert que personne, absolument personne, même le Hollandais bedonnant qui renoue avec la nature dans une bicoque marécageuse – mais honnêtement pourvue de réserves de bières – non, personne ne peut se passer de factures ou de publicités pour ces fameux compléments diététiques qui ressemblent étrangement aux élixirs des bonimenteurs de foires. Et bien entendu, il faut savoir que les résidences secondaires sont toujours excentrées, isolées, perdues.

Pourtant, ici, même en plein centre de Saint-Robert-l'Églantier, on ne peut pas vraiment être dérangé par le bruit. Enfin, bref, j'ai passé deux-trois jours à pédaler sous la pluie en maudissant les Hollandais et les adeptes des ornières et des broussailles. Lorsque je rentrais chez moi, c'était pour me sécher comme je pouvais dans ces pièces humides et sombres, en regardant, encore et encore, tomber la pluie. Parfois Maurice arrivait, le béret bien enfoncé entre ses oreilles étrangement pointues, il venait passer le temps, il venait surtout pour les bouteilles de rouge que je commençais à collectionner.

J'avais vite compris que le rouge était le pivot de toute intégration ici. Alors quand je m'arrêtais au Leader Price d'Objat, je remplissais mes sacoches. Et la nouvelle s'était sue à une vitesse phénoménale. En quelques heures, j'étais devenue la bistrotière de Saint-Robert-l'Églantier. C'est comme ça que j'ai vite connu les dessous du village. Ce qui n'était pas toujours triste, je l'avoue. C'est également comme

ça que j'ai entendu parler de la «voix», par un Maurice très en verve ce jour-là, sans doute à cause de la pluie.

Tous les jours, mon voisin allait rendre visite aux vaches de Paul, le Paul de Combeloup, pas celui de Treyrac, c'est très différent. Ne me demandez pas pourquoi. En fait, les vaches lui manquaient. Depuis qu'il était à la retraite, Maurice n'avait plus de bêtes, et il tournait en rond. Alors tous les jours il partait discuter avec le troupeau de Paul, le Paul de Combeloup. Assez étrangement, il communiquait avec les animaux exclusivement en patois. Mais à moi, il parlait bien en français, même si ce français semblait assez hésitant au troisième ou quatrième verre de rouge.

– Bon, alors, c'te voix, oui c'te voix, te bile pas, c'était la Parigote. Elle a bien dû se marrer en voyant ta tête! Ou alors elle était ronde comme une queue de pelle, parce que, il faut qu'tu saches, hein, la Parigote, elle picole. Parfaitement! Et pas qu'un peu, paraît. D'ailleurs, paraît qu'elle se fait livrer des caisses entières. J'peux pas t'dire de quel pinard, passeque j'ai pas goûté, mais paraît que c'est du bon. C'est Robert qui m'l'a dit, il a vu le camion, et même plusieurs fois, paraît. Et paraît même que quand elle a des verres dan'le nez elle tire les moineaux à la carabine. La Marie a failli recevoir du plomb dans les fesses, paraît, l'aut'jour, en voulant cueillir les cerises. Non, la Parigote, c'est une cinglée, sûr. Picoler seule, c'est un signe, ça. On peut pas s'tromper.

– Il paraît, il paraît, j'ai répondu en lui servant un autre verre.

– Et pis, la Parigote, elle pue.

– Ah bon ?

– Bin, sûr.

– Et comment tu le sais si elle sort jamais ?

– Enfin, c'est pour ça qu'elle sort jamais, elle pue.

– Ah.

– Sûr. D'ailleurs, paraît qu'elle laisse toujours sa fenêtre entrouverte, tu vois, déclare Maurice en tapant du plat de la main sur la table. Ou alors, c'est pour tirer les moineaux, ouais, c'est possible aussi. P't'être qu'elle les scarfice, tu vois, avec un couteau, comme ça, dans le bide, vlan, pour voir si tout est à sa place, des trucs du Diable quoi, paraît même qu'elle s'amuse à faire peur aux gens, ah, non, ça, c'est toi qui viens de me le dire, bon, enfin, méfie-toi.

– Promis. Je mettrai le courrier à toute vitesse dans la boîte et je pédalerai comme une forcenée pour m'éloigner de cet antre diabolique.

– Quelle autre ? Y en a qu'une j'te dis, la Parigote, s'énerve maintenant Maurice en tapant sur la table. Et ça suffit !

– Paraît, j'ai répondu, pour le calmer.

– Ouais, paraît.

Bien sûr, dès le lendemain, je suis passée devant la maison en ruines.

La fenêtre était entrouverte.

Mais la porte également.

II

C'était une lourde porte en bois, bien épaisse, aux ferrures énormes. Par l'entrebâillement on apercevait une drôle de pénombre, plus lourde, plus compacte me semblait-il que nulle part ailleurs. La maison devait être profonde et posséder ces fameux murs de plus d'un mètre d'épaisseur qui donnent l'impression aux visiteurs de pénétrer dans une autre dimension, une autre époque, plutôt moyenâgeuse. Peut-être allais-je trouver des poules sous la solide table commune, ou même un cochon, il paraît que c'était aussi la coutume, pour nettoyer le sol de terre battue de tous les déchets possibles et imaginables. Je ne trouvais que le silence, aussi épais que la porte, aussi compact que l'obscurité.

C'est vrai, à aucun moment je ne me suis demandé pour quelle raison j'entrais, tout comme je n'ai préparé aucune excuse, aucun prétexte. Tant pis. Maurice avait piqué ma curiosité avec sa « Parigote », voilà, c'est comme ça. Au bout de quelques secondes, j'ai commencé à percevoir les objets qui m'entouraient.

Je venais bien de pénétrer dans une autre dimension.

D'abord, l'ordre. Cette maison en ruines, cette maison dont les pierres disjointes faisaient ricaner les voisins, dont le toit pourri laissait apercevoir les ardoises soulevées par la mousse, dont le jardin redevenu sauvage inquiétait les promeneurs, pour les éventuelles vipères masquées par les broussailles, cette maison était, comment dire, un vrai cocon, oui, c'est exactement ça, un vrai cocon de propreté, d'ordre et même, d'organisation. On remarquait au premier coup d'œil que la place de chaque objet avait été pensée, testée, considérée patiemment pour son esthétisme et son utilité. Les lampes, par exemple, étaient placées exactement à l'endroit où elles étaient les plus efficaces, j'ai pu le constater maintes fois par la suite, et en même temps leurs tons ocre et crème se mariaient parfaitement avec le tissu du canapé qui lui aussi rappelait les motifs du tapis et le bois de la table basse. Je sais que ce type de détails peut paraître superflu, mais détrompez-vous, ici, c'est essentiel. J'ai toujours été très sensible aux décorations intérieures, à l'harmonie qui peut se dégager d'une pièce, et vous savez, c'est quelque chose qui se perçoit dès le premier instant. C'est vrai, mon père est architecte, et j'ai certainement baigné dans cette ambiance dès ma naissance. Mais je sais aussi que je ne me suis jamais trompée. De cette pièce émanaient une indéfinissable quiétude, une vraie sérénité, et en même temps une étrange tristesse. Ou alors c'est le contraste entre l'extérieur et l'intérieur qui donnait cette impression mélancolique. C'est du moins ce que je pensais à ce moment-là. Je me trompais. Il n'y avait aucune mélancolie ici, juste du chagrin.

J'avancai tout doucement vers le fond de la pièce. Un chat dormait sur le canapé, devant la cheminée éteinte. Sur une petite table ronde soigneusement cirée une flûte à champagne, apparemment en cristal, en tout cas une très belle flûte, fine, avec un pied torsadé, et juste à côté un seau à champagne, plein de glaçons, dans lequel refroidissait une bouteille d'une marque inconnue. À côté, un fauteuil. Dans le fauteuil, la Parigote.

En tout cas, je le supposai. Elle dormait profondément, la bouche ouverte, chaque main posée sur l'accoudoir, comme pour se cramponner à quelque chose.

Je ne l'avais pas imaginée ainsi. Pas du tout.

Elle était énorme, incroyablement énorme, monstrueusement énorme. Je ne sais pas pourquoi mais ce sont ses doigts qui ont surtout attiré mon attention. Les chairs débordaient sous une multitude de bagues compliquées, chargées de motifs alambiqués, étranges, et chaque main semblait ne former qu'une boule, une boule de Noël j'ai pensé je crois bien. Le reste du corps s'étalait dans ce large fauteuil, comme épuisé par son propre poids. Elle souriait vaguement, mais je discernais mal son visage dans la pénombre. Elle m'a semblé âgée, mais vaguement, comme si la graisse accumulée sous la peau tendait celle-ci en effaçant les rides. Le front, pourtant, paraissait marqué par le temps. Mais je n'en étais pas certaine. Je n'étais certaine de rien, comme pétrifiée par ce que je découvrais.

Ses cheveux blancs, coupés très courts, contrastaient avec la peau mate du visage. Elle respirait difficilement et chaque expiration qui faisait tressauter l'énorme poitrine

s'accompagnait d'un chuintement qui mourait dans une note plus aiguë. Près d'elle, sur un autre guéridon, à main gauche, une très belle jeune femme aux cheveux noirs lustrés et aux yeux langoureux souriait dans un cadre doré.

Un petit bruit m'a alors fait sursauter. C'était un chat, noir et blanc, qui venait d'entrouvrir la porte du fond, peut-être celle d'une chambre, c'est du moins ce que je supposais. Le charme était rompu. Je me sentais idiote, maladroite, déplacée. Qu'est-ce qui m'avait pris d'entrer dans cette maison ? De surprendre cette femme, cet abandon, cette intimité ? Peut-être que Maurice déteignait, que je commençais à me mêler de tout avec cette curiosité malsaine qui s'attrape comme un virus dans les villages isolés. Peut-être aussi que je me cherchais des excuses en pensant au vieil homme. En fait, j'étais comme tout le monde, j'étais une idiote.

Très lentement, je me suis rapprochée de la sortie. Mal à l'aise. Vraiment mal à l'aise. Je n'aurais jamais dû franchir cette porte. Découvrir cet univers, certainement soigneusement tenu secret. Empiéter sur ce territoire protégé. Mais c'était trop tard. Je ne savais pas à quel point c'était trop tard.

III

Dehors, j'ai retrouvé le soleil et le chaos du jardin. Il recommençait à faire chaud et la différence de température, curieusement, m'a fait frissonner. J'entendais le silence de la campagne résonner dans ma tête et les battements de mon cœur se sont peu à peu calmés. J'ai repris mon vélo et j'ai laissé la pente me mener doucement vers le village. À cette heure-ci, il n'y avait personne sur la route. C'était la fin de ma tournée. Maurice le savait bien, lui qui devait me guetter derrière sa fenêtre. Il débarquerait pour boire la goutte à peine mon vélo posé contre le mur. Et je n'en avais vraiment pas envie. Pas aujourd'hui. J'ai donc continué à pédaler, vers Chavraux. J'avais repéré un petit café au bord de la Bourrue, à côté du fameux pont datant du XVI^e siècle, comme le panneau rongé par la rouille l'annonce sur le bas-côté. J'avais *Le Côté de Guermantes II* dans ma sacoche. Parfait.

André est un homme qui voue un invraisemblable culte à sa moustache. Enfin, je ne sais pas s'il faut employer ce terme. Celui de bacchantes serait plus juste, mais pas totalement. En fait, il s'agit de poils amoureuxment taillés, brossés, embrillantés, et recourbés en guidon de

vélo, comme ça se faisait, il paraît, à une autre époque. Entre deux clients, il sort un petit miroir de poche et lisse du bout des doigts les éventuels poils rebelles. Puis il sourit furtivement à son reflet et soupire en retrouvant ce monde décidément bien prosaïque. Plus personne ne s'étonne ici, ou ne se moque. D'abord, on a l'habitude. Ensuite, ses moustaches lui ont déjà coûté sa femme, alors, ça suffit. Enfin, Maurice m'a précisé qu'« y paraît que » le garagiste d'Objat ne serait pas étranger à ce départ brutal. Enfin, « y paraît ». Ce qui veut dire que la chose est acquise et la discussion close.

Cet après-midi-là, André était assis derrière son bar et se lissait la moustache d'un air pensif. Je n'ai rien dit et me suis installée à l'ombre, sur la petite terrasse, à quelques pas du fameux pont sous lequel la Bourrue paraissait requinquée par les journées de pluie. Il me servirait quand il voudrait. Moi, j'avais tout mon temps.

Proust s'entêtait à vouloir décrire un bouquet de fleurs dans un vase bleu quand des kayakistes sont passés sous le pont, luttant désespérément contre les tourbillons de la Bourrue qui avait décidé de rendre hommage à son nom. Du coup, André est venu voir.

- Pas malins, ceux-là. Pouvaient attendre la décrue.
- C'est vrai, j'ai répondu, un peu en panne d'inspiration.

Mais André était déjà reparti vers son comptoir. Deux minutes plus tard il revenait avec deux chopes de bière. Tranquillement, il s'est assis à mes côtés, bien à l'ombre.

- Bon, comment elle va, la Parigote ?
- J'en sais rien, moi.

– Ah bon ? Et pourquoi t'es rentrée chez elle, alors ?

– Moi ?

– Toi, Lola, la nouvelle factrice brune à l'éternelle queue-de-cheval.

Les kayakistes étaient loin maintenant, et le silence, pesant. Comment il pouvait savoir ? J'ai bu une gorgée de bière.

– Et comment vous le savez ?

– Ça me regarde.

– Ça me regarde aussi.

Alors il s'est mis à rire, tout doucement, presque en sourdine.

– Tu ne sais pas que j'ai un don ? Je sais tout, sur tout le monde, en temps réel. Tiens, je vais te dire, la Parigote, elle carbure pas au rouge, comme tout le monde le raconte, mais à la roteuse, et pas n'importe laquelle, je t'assure. Tu vois, je sais tout. Même qu'en ce moment Maurice doit t'attendre la gorge sèche, et qu'Yvette est en train d'astiquer la vaisselle sacrée dans l'église et que Marie bêche son jardin, en plein soleil, et qu'elle est rouge comme une tomate malgré son chapeau de paille, et que Léonie rend visite à Antoine, au cimetière...

– Tu parles ! Ça, tout le monde le sait. Tous les jours c'est pareil. Ils sont tous réglés comme une horloge, j'en sais quelque chose. J'ai pas intérêt à passer avec cinq minutes de retard parce qu'ils auront déjà prévenu la gendarmerie et les pompiers et la Mairie et peut-être même téléphoné à l'hôpital de Brive.

– D'accord, d'accord. N'empêche que tu viens d'entrer chez la Parigote. Ce qui est arrivé à très peu de gens. Et... elle t'a offert à boire ?

– Mais qu'est-ce que vous avez tous avec l'alcool ? Non, non, elle ne m'a pas offert à boire, non, je ne suis pas ronde comme une barrique, non, il n'y a pas de cadavres de bouteilles qui jonchent le sol chez elle, non, ça ne pue pas la vinasse, non, non, non.

– T'énerve pas, c'est pas c'que j'voulais dire. La Parigote boit très peu, tu vois. C'est vrai qu'elle ouvre une bouteille de champ tous les jours, mais elle n'en boit qu'une flûte, une seule. C'est quelqu'un qui connaît les bonnes choses, je t'assure. Elle a obtenu le titre de meilleure sommelière de France, il y a un paquet d'années, et je me demande si c'est pas la première femme à avoir obtenu ce titre. Alors elle déguste. Je voulais juste savoir si elle t'avait fait goûter... Quand je pense à tout ce champ' qui part dans l'évier tous les jours ! Ça me rend malade, tu vois, termine-t-il en tapotant sa moustache tristement.

– Mais, enfin, comment vous savez tout ça ?

– Une fois, une seule fois, elle est sortie, tout au début. Elle venait de s'installer. C'était l'année dernière, aux environs de Pâques. Elle est venue en taxi. T' imagine ma tête quand la voiture s'est arrêtée devant mon bistrot. Elle est sortie très lentement. Elle a beaucoup de mal à marcher. Faut dire qu'avec les jambons qui lui servent de jambes... Elle a fait trois pas et s'est littéralement écroulée sur le banc en fer, celui-là, contre le mur. Heureusement qu'elle a pas choisi une chaise... Moi, j'étais muet. Alors elle a commencé à crier, non, plutôt à gueuler, parce que je sais pas si tu es au courant, mais elle a une voix à te faire tourner les sangs. Et c'est pas ce petit accent bizarre qui change quelque chose !

– Bon Dieu! Tu te ramènes, oui ou merde? J'ai soif!

Alors je me suis avancé, tranquilisé quand même par le contenu des paroles, qui, disons, qui étaient moins, enfin plus, enfin, elle parlait comme nous, quoi. Parce que je te raconte pas ce qui se disait sur elle... Une étrangère, une Parigote quoi, toujours enfermée chez elle, qui parle à personne. Bref. Alors elle m'a dit :

– Je sais que vous avez dans votre cave une bouteille de Dom Pérignon 1967, un extra-brut, issu d'un assemblage de pinot noir et de meunier à plus de 90 % qui vous a été offerte par un touriste anglais excentrique le 11 juin 1971. J'espère que vous avez su conserver précieusement et soigneusement cette bouteille-là. Vous la mettez au frais pendant au moins deux heures et vous me l'apportez quand elle sera enfin buvable.

Là, je te jure, elle a fermé les yeux et elle s'est endormie. Tu imagines ma tête. D'abord, je ne savais pas du tout de quelle bouteille elle pouvait parler. Pourtant je tiens le café depuis 41 ans et avant c'était mon père. J'étais toujours entre ses jambes, rien ne m'échappait. Des Anglais, il en passe régulièrement par ici, pour voir le pont. Mais pourquoi laisser une bouteille? Et justement cette bouteille? Je me souviens, je me suis assis derrière le bar, pour réfléchir. Mais ça ne m'a pas aidé. Et puis un discret ronflement m'a rappelé que l'heure tournait et qu'il faudrait peut-être que je la retrouve, cette fameuse bouteille... si elle existait! Peut-être, tout simplement, que la Parigote délirait. De toute façon, elle était bizarre. Des déménageurs apportaient chez elle des caisses et des

caisses en bois sur lesquelles on pouvait lire « fragile » dans tous les sens. C'est louche ! peut-être qu'elle était au cœur d'un trafic ? Marie en était certaine. Elle avait vu un épisode de Louis la brocante où on expliquait que les résidences secondaires servent souvent de dépôt aux malfaiteurs. Et puis la Parigote ne parlait à personne, n'avait jamais offert la goutte à quiconque, ne sortait pas. Elle se faisait livrer ses courses par l'Intermarché d'Objat ce qui faisait dire à Martine, l'épicière ambulante, qu'elle avait quelque chose à cacher. Bon, bizarre ou pas, c'était une cliente. Il fallait la servir. Je suis descendu à la cave, poussé par la curiosité. Eh bien, je l'ai trouvée, cette fameuse bouteille, derrière des caisses de Cahors, la faiblesse de mon père, entre des gravats de salpêtre et des bouteilles vides à déconsigner. Je n'en revenais pas. J'ai frotté l'étiquette avec un bout de ma chemise et je suis monté l'examiner à la lumière. C'était bien elle. Un Dom Pérignon 1967. Intacte. Mais peut-être imbuvable après tout ce temps. Je l'ai mise au frais et je suis revenu m'asseoir ici même. La Parigote dormait encore, tranquillement. J'ai attendu son réveil. Au fond, c'est peut-être une sorcière. Tu peux rigoler, dire que ce sont des histoires mais il se passe bien des choses bizarres parfois, surtout par ici. La Valentine, par exemple, quand elle a guéri Marcel, c'était pas du pipeau, moi je l'ai vu le lendemain, il est venu boire un coup ici. Alors les sorcières... Revenons à la Parigote. Je la guettais du coin de l'œil, en buvant mon demi. Au fond j'aurais bien aimé qu'un client vienne mais c'était le milieu de l'après-midi et j'étais seul. Au bout de deux heures, pile deux heures elle s'est réveillée et m'a regardé d'un air mauvais.

– Alors, ça vient ?

Je me suis levé et j'ai apporté la bouteille et une coupe. Quand j'ai voulu déboucher le champagne, elle m'a arrêté d'un geste brutal et m'a copieusement arrosé d'insultes, je te les passe, c'est pas pour les dames ! Elle a saisi la bouteille, l'a longuement regardée sous toutes ses faces, l'a caressée du bout des doigts et très lentement l'a débouchée, avec une grâce surprenante vu ses doigts boudinés. Après, elle a attendu puis elle a reniflé le goulot avant de remplir sa coupe comme pour une cérémonie. Je te passe le cirque qui a suivi : à mi-voix, yeux fermés, elle aspirait le vin puis murmurait des termes techniques. Quand elle a terminé son verre, elle a laissé la bouteille sur la table et m'a demandé de téléphoner au taxi.

Le champagne l'avait rendue rêveuse, elle était presque douce. Quand je lui ai demandé comment elle savait pour la bouteille, elle ne m'a pas envoyé bouler et m'a parlé d'un cercle d'« œnologues » enfin un truc comme ça, je voyais pas ce que les œufs venaient faire là-dedans. En tout cas ces cinglés y pistaient les bouteilles rares et en faisaient la liste, en les localisant. Celle-là avait été déposée ici par un Anglais à la suite d'un pari, d'une sorte de course au trésor et puis l'English est mort et la bouteille est restée là. J'ai pas tout compris mais je n'ai pas osé poser de questions. Le taxi est arrivé. Cinq minutes plus tard, je me suis rendu compte qu'elle n'avait pas payé mais le pire c'est que ça m'était complètement égal. Depuis ce jour-là, faut pas dire du mal de la Parigote devant moi. C'est comme ça !

André s'était tu. On entendait le gargouillis de la Bourrue qui s'énervait contre les piles en pierre du pont.

Il semblait revivre chaque instant de cette fameuse journée, peut-être même retrouvait-il le goût du champagne qu'il avait certainement terminé. Il tapotait du bout de l'index droit sa moustache songeuse. Ce jour-là, il avait assisté à un événement rare, et il le savait. Le problème, c'est qu'il n'avait pu raconter son histoire à personne, parce que personne ne l'aurait cru. On range les êtres humains dans de petits compartiments bien étanches, parce que c'est simple, et rassurant. Cet après-midi-là, je n'ai pas ouvert Proust. André est reparti se lisser les moustaches derrière le bar et je suis restée à regarder la petite route déserte qu'un hérisson traversait de biais. La Parigote me fascinait de plus en plus. Décidément, cette fin d'été en Corrèze devenait plutôt surprenante, inattendue, curieuse, saugrenue... C'est un petit jeu auquel je m'amuse parfois, m'essayant aux listes les plus longues possibles. Je ne savais pas, à cet instant, que je n'avais pas, mais pas du tout, trouvé l'adjectif qui aurait convenu.

IV

La chatte de Chaucheprat venait d'accoucher et deux chatons étaient morts, ce qui arrangeait bien Francis qui voyait surtout qu'il en aurait deux de moins à noyer. Enfin, il disait à Maryse qu'il les noyait mais entre deux verres, parmi d'autres plus nombreux, il avait détaillé sa technique chez André. Cette nuit-là, j'ai donc été réveillée par les cris de Maryse qui voyait bien que cela ne se passait pas bien. Francis refusait de se lever. Pour une vache, une jument, une truie d'accord mais pour une chatte...

Il faut préciser que Maryse n'était pas d'ici, elle venait de la ville et son accent avait longtemps fait rigoler les autochtones. Cette nuit-là, elle tentait d'obtenir un peu d'aide de son mari quand je me suis levée. Il commençait à faire chaud depuis la veille et je maudissais l'ex-citadine de m'arracher si tôt au sommeil. Je suis sortie dans le petit jardin. Sur la margelle du puits, Thomas, c'est ainsi que j'avais baptisé le chat du voisin, se débarbouillait consciencieusement. Le ciel était incroyablement clair et les étoiles brillaient d'une clarté blanche. Il est difficile d'imaginer cette lueur quand on ne l'a pas observée à la campagne. En ville l'éclairage public en altère la luminosité.

Je me suis assise sur la chaise rouillée en attendant que le sommeil revienne. Les tournées devenaient pénibles avec la chaleur et j'avais besoin de récupérer la nuit. Chatte ou pas chatte, il fallait que je me rendorme. Un petit vent s'est levé délicieux sur mes jambes et mes bras nus. Si j'étais sûre de ne pas me retrouver nez à nez avec une couleuvre, ou pire, je traînerais bien mon matelas dans le jardin.

Je me suis assoupie quelques minutes, secondes, sur la chaise quand un claquement m'a réveillée. Unique. Clair et net dans la nuit d'été. Un coup de feu, difficile d'en douter; j'ai pensé à l'ouverture de la chasse mais j'ai réalisé qu'elle n'était prévue que dans quinze jours. En plus, il n'était que 2 h 20.

Rien n'a bougé dans le village. Prudence et discrétion. Une lumière s'est allumée dans le lotissement puis elle s'est vite éteinte. Moi non plus je n'ai pas bougé. J'ai écouté le silence quelques minutes puis je suis retournée me coucher.

Les coups de fusil à la campagne c'est fréquent. En pleine nuit, un peu moins, il faut le reconnaître. Quelqu'un a peut-être tiré sur un rat, un oiseau nocturne ou une martre un peu trop bruyante. Les explications ne manquent pas. J'ai donc terminé ma nuit tranquillement et à 7 heures j'ai commencé ma tournée.

À la troisième maison, je savais déjà l'essentiel. Le père Chauprat qui sort, toutes les nuits, arroser le tilleul au bout de son jardin a reçu une balle en pleine tête.

Pouvait pas pisser dedans, ce vieil abruti, commentait, tu penses...

– Si c’est André, il ferait bien de se taire, un homme qui n’est pas capable de garder sa femme est mal placé pour donner des leçons.

– Bon, eh bien, je vous laisse le courrier, ai-je bafouillé en tentant d’échapper au règlement de comptes conjugal.

– Et la petite Mariette, tu t’en souviens ? hurlait Simone J’étais déjà au bout du chemin et je les entendais encore.

– Ma petite, je vous dis que c’est un accident.

– En tout cas, il n’a même pas eu le temps d’ouvrir sa braguette !

– Vous savez les gendarmes auront pas à chercher bien loin !

– Quand même, c’est pas malheureux, on peut même plus pisser tranquille !

– C’est la faute du gouvernement, faut des peines plus sévères. Hier encore à la télé...

– Jamais avant, on aurait vu ça !

– Le Firmin se croyait malin mais quand on a fait du mal, il faut payer...

Je faisais une overdose de clichés, poncifs, médisances. Le père Chauprat était accusé de tous les vices : trafic d’eau-de-vie pendant la guerre, laxisme envers son fils qui passait ses nuits avec la veuve Lescure, obstination à gêner un voisin en refusant de couper un arbre à l’ombre funeste, vol de stères de bois... et bla-bla-bla pourquoi pas l’assassinat du Père Noël ? J’avais gagné une migraine et une envie galopante de demander une mutation pour Ouaganda, les chameaux sont muets eux au moins ! Enfin, j’espère.

Vers quinze heures, sous un soleil implacable, j'ai enfin déposé ma dernière lettre à la ferme Soularue. Puis j'ai poussé mon vélo en direction du bourg, en rêvant d'un grand verre d'eau glacée et d'une bonne sieste dans la fraîcheur de la vieille maison. Quand j'ai vu Maurice rôder autour de chez moi, j'ai coupé à travers champ, direction Objat, son parc récréatif, son anonymat.

Je me suis acheté un maillot un bain et j'ai renoué avec la civilisation. Et le silence.

V

Oui, pendant deux ou trois jours, en fait jusqu'à l'enterrement, j'ai eu droit à toutes les versions possibles et imaginables. Firmin était mort à des heures très variables, dans des positions et des lieux très variables. Mais je reprenais courage, maison après maison, en pensant au fameux Yvon, le gendarme qui avait découvert la scène du drame. Il habitait juste à côté, dans le hameau voisin et j'imaginai qu'il devait faire face à une tempête. Jamais l'anonymat de la grande ville ne m'a manqué à ce point. Et je songeai très sérieusement à chercher un autre travail une fois ce remplacement terminé. J'ai parcouru les offres d'emploi du petit journal gratuit que j'avais récupéré dans le présentoir de la boulangerie, à Objat.

Ce jour-là, je suis rentrée directement au village, enfin décidée à répondre aux mails qui s'accumulaient dans ma boîte de réception. Maurice m'attendait sur les marches de la maison. Je venais de terminer ma tournée, il n'avait pas fait trop chaud ce jour-là et Firmin était enterré depuis la veille, les commérages aussi. J'ai sorti une bouteille et deux verres, décidée pour une fois à trinquer avec le vieil homme. Il a posé la casquette sur le banc, s'est assis

lentement. Avec son couteau, il suivait les rainures de la grande table en bois. Quelque chose le tracassait. J'ai attendu. Maurice ne reste jamais longtemps silencieux ; il a fini par se racler la gorge :

– Tu y étais toi, hein ?

– Ben non, je ne le connaissais pas beaucoup le père Chaupart.

– Mouais, a-t-il conclu en refermant son couteau et en saisissant son verre. Paraît que les meurtriers ne vont pas à l'enterrement de leurs victimes. Toi qui lis, tu dois bien le savoir !

– Dans les livres, c'est plutôt le contraire. On raconte que les coupables reviennent sur les lieux du crime et qu'il faut les chercher dans la foule des enterrements. Mais, Maurice, je croyais que pour Firmin c'était un accident ? Les gendarmes ont dit que le coup est parti du petit bois au-dessus de sa maison. Un repaire de braconniers. Faudrait savoir. Maurice, si vous voulez une enquête, regardez Derrick à la télé. Ça vous donnera des idées.

– Tsss, tss, ma petite, je t'aime bien tu le sais, mais il y a des choses que tu ignores. Paraît que les facteurs connaissent tous les secrets de famille et bien toi, alors, tu n'es pas un vrai facteur !

– Paraît, j'ai répondu.

– Enfin, a-t-il ajouté en se resservant, je vais quand même t'expliquer. Faut bien que tu apprennes à être une vraie factrice, pas vrai ? Alors voilà : le Firmin, y voulait pas couper son chêne, y disait qu'un chêne, ça se coupe pas. Seulement, l'arbre faisait de l'ombre au père Chabrierie

qui, lui, voulait faire pousser des haricots le long de sa clôture, et bien sûr, des haricots sans soleil...

– Bien sûr, j'ai répondu, à tout hasard.

– Paraît qu'il était fou furieux, le père Chabrerie. Y parlait de procès, bien sûr, mais pour rien au monde il aurait dépensé ses sous. Il préférait régler ça autrement, tu vois ?

– Pas trop, non, je n'y vois pas grand-chose.

– Paraît que ses rhumatismes l'ont empêché de venir à l'enterrement... tu parles !

– Ah, d'accord, maintenant je comprends. Mais premièrement, les assassins aiment bien assister aux enterrements, c'est un peu comme de fêter leur victoire, tu comprends ? Deuxièmement, pour une histoire d'arbre, faut pas pousser...

– Sûr. Mais paraît que c'est pas tout. Paraît que Marie, la femme de Chabrerie, elle aurait gardé les vaches de Firmin, quand elle était jeune. Alors tu vois ?

– Non, là, je ne comprends plus rien. Qu'est-ce que cette histoire de vaches vient faire là-dedans ?

– Allez, fais pas l'idiote, a repris Maurice en terminant la bouteille. T'as très bien compris. Et paraît que Paulo l'a pas oublié.

– Et il aurait tué Firmin pour une histoire d'arbre, de haricots et de vaches ?

– Tu sais pas c'que c'est. Tu vois – et là il me montrait son ventre – c'est dedans, ça tourne, ça vire, et puis ça semble s'arrêter, mais en fait ça macère, et puis ça devient aigre, ça te bouffe le ventre, du dedans, et faut qu'ça sorte,